

La loi naturelle entre nature et transnaturel

Bergson, Lavelle, Blondel

M.J.Coutagne

L'obstacle où bute la modernité.

Si la loi est le résultat de la décision d'une volonté libre (divine ou humaine), et si la nature au contraire est traversée de nécessité, on comprend vite que la modernité puisse buter sur cet oxymore qu'est l'expression de « loi naturelle ». Le projet énoncé par Descartes de nous rendre « maîtres et possesseurs de la nature », traduit les conséquences d'un rejet qui nous hante encore. Sans doute quelques philosophes au XX^e siècle, tel Jacques Maritain, ont-ils entrepris de réhabiliter le concept de loi naturelle, principalement dans l'optique d'une théorie de la connaissance¹ et d'une visée métaphysique. Que la métaphysique de la connaissance soit l'une des clés de la problématique de la loi naturelle, nul n'en doute. Pourtant cette entrée particulière dans la question (combinée à l'approche conjointe d'une philosophie de l'histoire et de la culture) ne satisfait évidemment ni les philosophes pressés d'en finir avec la métaphysique, ni les juristes attachés à un positivisme de plus en plus envahissant. Certains y soupçonnent un impossible refus des présupposés de la modernité, et rejeter la loi naturelle c'est aussi rejeter avec vigueur toute métaphysique qui prétendrait se présenter comme science !

Or ce rejet, qui induit des conséquences anthropologiques et politiques, nous semble injustifié.

¹ Cf F.Viola *La connaissance de la loi naturelle dans la pensée de J. Maritain*, in *Nova et Vetera*, 1984, 3 ; cf J.Maritain *Les Degrés du Savoir*, DDB Paris, 1932, ou encore *Neuf leçons sur la loi naturelle*, Soisy 1950

Toutefois ce n'est pas la voie maritainienne que nous emprunterons (certains en parleront mieux que nous) , mais celle, plus étroite sans doute, d'autres penseurs du XX^e siècle, attachés à suivre le plus loin possible les efforts de la modernité, quitte à la retourner sur elle-même , non sans avoir comme Maritain réhabilité d'abord la légitimité de la visée métaphysique. Bergson, Lavelle, puis surtout Blondel seront ici nos guides : leurs œuvres, que nous ne pourrions qu'évoquer trop brièvement, nous engagent à un regard résolument critique vis-à-vis de toute idéologisation de la loi naturelle² et suggèrent que le concept puisse être repensé à nouveaux frais, dans le cadre d'une métaphysique à nouveau légitimée³.

Bergson entre nature et vie.

S'il existe une loi naturelle , l'élément ontologique est à prendre en compte, s'il est vrai que cette loi concerne tous les « êtres de la nature ». Est-il alors possible d'accéder par l'intelligence à la connaissance d'une telle loi ? C'est précisément la raison pour laquelle J.Maritain liait étroitement la question de la loi naturelle à celle de la connaissance. La réflexion maritainienne, comme on le sait, doit beaucoup à Bergson, dont il fut l'étudiant passionné avant d'en être le plus rigoureux critique.

Ni Bergson, ni Lavelle ne séparent la question de la nature de celle de l'être. Dépassant ainsi l'interdit kantien, ils refusent que nous soyons privés de la « chose même » (ce que postulera aussi Husserl), et envisagent la possibilité, bien que partielle d'une expérience de l'absolu. C'est alors que la question de la naturalité peut prendre place, située sur le plan métaphysique.

Bergson, depuis *l'Essai sur les données immédiates de la conscience (1889)*, jusqu'aux *Deux Sources de la morale et de la religion(1932)*, ne cesse de se battre contre tous les scientismes et les positivismes, qu'il s'agisse de positions affirmées dans le cadre de la mécanique ou de la physique d'abord, des sciences naturelles ensuite, des sciences humaines enfin. Loin de rejeter, comme ceux qu'il combat, le concept de nature du seul côté de la science, il tente de le

² Comme de toute idéalisation de la loi naturelle ou du droit naturel

³ Dans le cadre qui nous est imparti il ne nous est pas possible de développer toutes les implications anthropologiques que ce choix métaphysique suppose.

déplacer sur un autre plan. Attaché à communiquer une intuition métaphysique originelle, intraduisible dans le langage commun, il cherche à faire entendre une idée neuve et entreprend (comme à sa manière M.Blondel) une « critique de la vie ». Or la nature, comme le suggère *l'Evolution créatrice* (1907), (qui déploie une véritable « philosophie de la nature ») est marquée par une rythmicité récurrente, sans aucune inventivité, à l'opposé de la libre activité de la vie, qui est « durée créatrice ». La dualité du clos et de l'ouvert, du statique et du dynamique traverse l'opposition entre nature et vie. En ce sens Bergson concède à la modernité, que la nature est marquée par la fixité et la nécessité, alors que la vie, est norme secrète d'une inventivité sans cesse renouvelée, et donc assimilable à la libre créativité. Ainsi dans *Les Deux Sources...*, la morale ouverte et la religion dynamique, tout en s'opposant aux excès néfastes de l'intelligence, reviennent s'abreuver à la source vitale, par un contact avec la totalité même de l' « élan vital » ! l'histoire alors dessine un mouvement comme en spirale, où mécanique et mystique, nature et vie, sans jamais s'annuler l'une, l'autre, relancent l'impulsion du mouvement originel. La question de la loi naturelle doit donc être replacée dans un vaste ensemble, celui de l'humanité comme espèce vivante, traversée par l'histoire et marquée par d'inévitables et fécondes tensions comme par l'exigence de justice : c'est seulement là que peut prendre place la notion de loi naturelle. Si la politique bergsonienne fait aujourd'hui l'objet d'analyses renouvelées et plus pertinentes qu'autrefois, elle n'échappe pourtant pas complètement à l'écueil d'une « biopolitique » qui tout en voulant restaurer la métaphysique et dépasser les impasses modernes, s'y inscrit pourtant tout à fait, la nature, parfois abordée avec un certain positivisme résiduel, constitue autant un obstacle qu'un moyen au service de la libre création humaine.

Lavelle ou la quête de la profondeur de la nature.

C'est dans une certaine continuité avec Bergson, dont il fut aussi l'étudiant, qu'il faut envisager la réflexion de L.Lavelle. Emporté par un même élan métaphysique, Lavelle a tendance à définir la nature comme un certain type de passivité par opposition à l'activité pure de Dieu. On peut regretter que les

développements qu'il accorde à la nature restent, dans une certaine mesure, insuffisants, la question épistémologique étant assez peu prise en compte finalement dans l'ensemble de son œuvre. En effet si Bergson entend d'abord répondre aux défis des sciences de son temps, Lavelle en dehors de quelques textes, principalement les premiers de ses livres⁴, ne s'en préoccupe que marginalement. Du coup il se démarque des efforts de Bergson. Pourtant il part d'une intuition métaphysique aussi forte que celle de son prédécesseur au Collège de France : celle de l'Être comme Acte pur et intemporel, à partir de laquelle il affirme la participation de toutes choses à cet Acte pur. Au cœur de la vision lavelleienne, on trouve une vision « discontinuiste », qui met l'accent sur la soudaineté de l'évènement, et sur ce qui dans le temps manifeste ce qui lui échappe⁵. En réaffirmant le primat du métaphysique sur le physique et le scientifique, comme le politico-moral, Lavelle explore dans une certaine mesure l'impensé des sciences sans être tenté par ce qui selon certains confine par exemple même chez Bergson avec un certain irrationalisme. Ainsi fait-il surgir sur le seul plan individuel, la notion de « vocation » qui fait de la nature l'occasion d'un dépassement (y compris du social) et la possibilité d'une transformation personnelle en profondeur, qui vise à former l'humain en l'homme même.

S'il y a bien une certaine passivité en effet dans la « nature », c'est au service non d'une évolution vitale imprévue, mais d'une visée qui mime l'activité infinie de Dieu, et que chaque être singulier (pas seulement les prophètes, poètes ou mystiques) vient accomplir⁶, sans remettre en cause l'essence de l'Homme

⁴ Cf *La dialectique du monde sensible*, Les Belles Lettres, 1922 ; PUF, 1954 ; *La perception visuelle de la profondeur*, Les Belles Lettres, 1922. les premiers livres de Lavelle cherchent à répondre aux positions de Léon Brunschvicg.

⁵ Il y a là une reprise de l'*exaiphnès* platonicien et néoplatonicien, adverbe qui dit la fulgurance de l'instant, et du *kairos*, le temps favorable ou défavorable à certaines actions.

⁶ « *L'identification de l'être et de l'acte nous permettra de définir notre être propre par la liberté. Nous créons notre personne spirituelle comme Dieu crée le monde. Mais il faut que nous fassions partie du monde comme une chose avant de pouvoir nous unir à Dieu par un libre choix. L'acte pur ne comporte aucun choix ; mais il rend possible tous les choix chez un sujet qui, **participant à sa nature**, peut s'attacher, par un consentement qui fonde sa personne même, au principe intérieur qui l'anime et le fait être, ou bien s'abandonner à la nécessité par laquelle l'ensemble de tous les êtres finis,*

même. D'ailleurs toute émotion (y compris sexuelle) exprime bien l'effort de la « vie », elle traduit un frémissement qui amorce une expérience concrète dont le sens est profondément métaphysique, visant à se déployer non seulement sur le plan des corps mais sur celui de l'esprit : il y a là un platonisme revisité, qui fait toute l'originalité de l'œuvre lavellienne et qui s'oppose au « mobilisme » bergsonien (selon l'expression que Blondel employait à propos de Bergson), suscitant ainsi un « éternisme » qui nous replace au cœur de l'être, dans la solidarité déjà accomplie de tous les êtres et sur la voie de la plus grande communion. Lavelle restaure-t-il une nature humaine, qui pourrait donner sens à une loi « naturelle » ? Dans un certain sens oui, mais il s'attache, dans un effort pour « retourner » la modernité sur elle-même, comme à refuser tout compromis avec les sciences de la nature, faisant droit pourtant à la Totalité dans jamais la concevoir « en surplomb », mais en la situant plutôt dans un « Présent de la présence ».

Blondel et le « transnaturel ».

Ainsi la visée lavellienne nous apparaît-elle comme à distance des sciences, au rebours de celle de Bergson qui entendait les suivre pas à pas. Du coup tout se passe comme si elle court-circuitait une phase critique nécessaire qui prenne en compte à la fois les efforts et les limites de la modernité. Aussi nous faut-il en venir à Blondel pour mettre plus justement en perspective le concept de « nature » et par voie de conséquence celui de « loi naturelle ».

On connaît le point de départ de *l'Action* (1893). Oui ou non la vie humaine a-t-elle un sens et l'homme a-t-il une destinée ? Il importe alors de s'interroger sur la nature, qui pourrait constituer une sorte de « réalité nue », imposant à l'homme une conception nécessaire de cette destinée. Partant du fait que nous voulons toujours « quelque chose » (*aliquid* et non pas le néant), il faut chercher si cet *aliquid* se confond avec l'objet des sciences. Rien pourtant ne ressemble moins que la nature à ce que l'on peut nommer un « fait scientifique », l'objet des sciences se détermine dans un vaste champ qui impose à la critique

déterminés par leurs bornes mutuelles, exprime encore la suffisance de l'être pur »⁴De l'Etre, Paris, Alcan, 1928, Aubier, p 9-10 (c'est nous qui soulignons)

blondélienne un véritable renversement⁷, qui, sans jamais remettre en cause l'objectivité et la scientificité des sciences positives (particulièrement celles dites « de la nature »), en limite la prétention : la « naturel » n'est rien moins que naturel ! Non seulement toute science n'est qu'un « symbolisme lié »⁸ qui ne doit pas nous conduire à faire de la métaphysique sans le savoir, et qui n'est que le pressentiment de vérités qu'une science plus avancée devra définir et limiter. Du coup l'objet des sciences est doublement débordé, en deçà et au-delà, sorte de « reste naturel » dont les sciences rendent en effet compte sans jamais l'épuiser.

Aussi la nature excède-t-elle le discours scientifique, et loin d'être extérieure à la dialectique de l'action, elle en constitue une composante irréductible et originale. En effet Blondel entend dénoncer les illusions du déterminisme et sauver la liberté, tout en entreprenant de dépasser Kant. De façon bien différente toutefois que ne le fait Bergson. Car la liberté blondélienne est comme « ennaturée », c'est-à-dire riche d'un déterminisme antécédent, comme d'un déterminisme conséquent. Blondel annonce non une confrontation, une opposition, mais une synergie entre nature et liberté. La nature est donc non pas extérieure mais intérieure au dynamisme de l'action, elle est cet obscur de l'acte que l'action doit éclaircir et que la liberté doit assumer. Elle est cet intervalle béant où l'esprit et la liberté se « réalisent » sans jamais s'achever. Dans la *Trilogie*, œuvre comme on le sait tardive, Blondel esquisse même une authentique philosophie de la nature et revient sur les composantes sociales et politiques de l'action, tout en restant profondément fidèle à son intention première qui chez lui est comme chez nos deux autres auteurs résolument métaphysique. Aussi la nature n'est-elle jamais un objet « réifié », elle est cette l'occasion d'un « exode » et finalement une « déchirure », un passage, une Pâque, où l'homme se dépassant conformément à sa vocation et à sa destinée, advient à soi en s'ouvrant à l'Autre.

⁷ Blondel utilise en particulier le procédé dit de « rétorsion », que l'on trouve déjà chez Aristote et Saint Thomas III y ajoute la « méthode des résidus », que l'on trouve chez Bacon ou Stuart Mill ; cf M.J.Coutagne *Y a-t-il une problématique de la nature chez M.Blondel ?*, Actes du XXV^e Congrès de l'ASPLF, Lausanne, Août 1994, in *Cahiers de la revue de théologie et de philosophie*, n° 18, 1996, p 592 sq.

⁸ Au sens où Leibniz l'entend

Mais l'originalité de Blondel est de tenter en même temps, à partir de là, de répondre à la question délicate (qui lui a été posée dès la thèse de 1893) des rapports entre nature et surnature. Blondel ne cesse de répéter alors qu'il n'y a chez lui nulle trace d'immanentisme, de panthéisme, si la nature est bien cette béance disponible alors à un surnaturel qu'elle ne peut ni définir, ni réaliser, ni enclore. Aussi dans ses controverses avec les théologiens, comme avec les philosophes qui ne cessèrent de l'occuper toute sa vie, Blondel en est venu à forger un concept original qu'il s'attache à définir dans le *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* d'A.Lalande⁹ dont il est l'un des collaborateurs les plus importants. Il s'agit de définir le caractère de l'homme (et de sa destinée) selon la conception chrétienne : l'état de nature pure n'existe pas, et nous ne pouvons nous soustraire à une radiale pénétration de quelque chose qui empêchera toujours l'homme de trouver son équilibre dans le seul ordre humain. Le concept de « transnaturel » exprime le caractère instable d'un être appelé à la vie surnaturelle et qui, traversé de stimulations en rapport avec cette vocation même, après la perte du don originel, garde le stigmate d'un « point d'insertion » préparé et comme une aptitude à recevoir la restitution dont il a besoin¹⁰. Aussi la nature est-elle chez Blondel moins et plus que la nature, mue par un dynamisme qui ne se réalisera que par delà l'ordre naturel tout entier.

Vers l'incompréhensible..

Ainsi la dialectique blondélienne ne cesse-t-elle de nous lancer vers un au-delà, tout en jaillissant d'un en-deçà : la nature n'est jamais close comme chez Bergson, elle ne se contente pas d'un accomplissement dans l'esprit comme chez Lavelle : toutefois elle constitue bien la médiation d'une « présence », qu'elle appelle et qui la dépasse infiniment, elle n'est pas ce qui soutient le surnaturel, c'est, en un audacieux paradoxe, le surnaturel qui la soutient et seul peut l'achever. La nature convoque donc l'homme à sa vocation, en l'intimité d'une Présence reconnue, mais incompréhensible, en un désaveu de la raison

⁹ Vol 2, réed Paris PUF, 1991, p 1152

¹⁰ In *Vocabulaire...* op cité p 1152

posé par la raison même et qui affirme en même temps la béance et l'incompréhensibilité même de la nature humaine. Aussi faut-il repenser le terme même de « loi naturelle », avec la même audace, y découvrir l'infini qu'il s'agit d' « employer » en une véritable théergie¹¹ seule capable de mettre l'homme en adéquation avec lui-même.

¹¹ Cf M.Blondel *La Philosophie et l'Esprit chrétien*, I, Paris, PUF, 1944, p 232